

sincères, il m'eût été donné de traduire par mes observations de chaque jour les hautes vérités que vous avez proclamées, comme j'ai essayé, il y a bien des années, de les traduire en vers, dans une épître inspirée par l'apparition de la seconde partie de votre ouvrage, dans laquelle se trouvent les choses les plus profondes peut-être que vous ayez écrites; épître amicale, dont je vous demande la permission de vous rappeler un fragment. J'ai cherché à dire après vous, et d'après vous, combien la liberté et l'égalité, ces nobles aspirations de l'âme, sont difficiles à concilier, et combien leur conciliation est nécessaire.

.
.

Suivant le cours du Rhin, je vois sur les coteaux,
A gauche, à droite, fuir de rapides châteaux,
Hérissant de leurs murs les montueux rivages
Et comme suspendus aux noirs flancs des nuages.
Votre livre me suit, j'en ne le puis quitter;
Quel lieu serait plus propre à le bien méditer?